

PROMENADE AUTOUR DE QUELQUES IDÉES

Le " Moderne " (Suite)

Musique moderne, dit-on encore : musique dissonante. Le chaos sonore ; l'outrance et la disgrâce des suprêmes discordances ; les rencontres recherchées de notes et d'accords qui se repoussent et se « haïssent ». Vieilles rengaines, que tout cela ! Quel siècle n'a connu ses « distillateurs d'accords faux et baroques » ? Le langage sonore évolue, et les appas offerts à notre sensibilité avide expriment différemment une clarté plus capiteuse ou un accent plus rude. Nous sommes en un siècle de rudesse, voilà tout. Appelons-le moderne, cela n'a aucune importance. Demain ce même moderne affectera d'autres allures ; il allumera d'autres éclairs et soulèvera d'autres tempêtes. Des systèmes auront vécu ; d'autres seront restaurés. Ce jour-là, peut-être, on relèguera aux vieilles lunes telle ou telle de ces bâtisses musicales qui, aujourd'hui, affectent orgueilleusement des airs d'indépendance et d'audace. On se gaussera d'une génération qui chercha de sublimes étincelles dans ce chaos, et crut découvrir et honorer en ceux qui faisaient mine de l'instruire de nouveaux Prométhées.

D'autre part, il n'est d'écrivain ou de critique d'art penché sur le passé qui n'y découvre des rapports plus ou moins patents avec notre époque. On dit, ou on écrit, par exemple : La musique de Monteverde se rencontre par la vérité de l'expression avec la conception acceptée par notre temps d'une déclamation pleine et large ; ou bien : les scènes du Jugement dernier inscrites sur nos portails du XIII^e siècle, — à Bourges, par exemple, — sont d'un réalisme savoureux et saisissant, qui ne déplaît point à notre curiosité ; ou enfin : la « Vénus de Brassempouy » taillée par les hommes préhistoriques, « est déjà presque une très belle chose, de type relativement moderne » (1). Qu'est-ce à dire, sinon que nous avons tout appris, ou presque tout, de nos ancêtres, même l'expression hardie.

Généralement, c'est l'audace qui semble rapprocher de notre temps l'ouvrage des maîtrises disparues ; ou bien la profondeur ; ou bien une vigueur de ton qui met l'œuvre en question en opposition apparente avec l'époque qui l'a vu naître. Mais l'audace reste la note caractéristique dont il faut se pourvoir pour s'identifier au mode moderne. « Cela est moderne, parce que cela est audacieux » ! La belle prétention ! L'audace, signe de notre temps ! D'autres lui préféreront la subtilité ; d'autres, la grâce ; d'autres encore le cœur profond et vaste des âges de foi. Mais l'audace, qu'est-ce ? Je ne la vois pas déterminer un caractère plus vivant, une âme plus touchante, une intellectualité plus robuste. En tous cas, il suffit généralement qu'un ouvrage hérisse de terribles pointes en face du réel d'hier et d'aujourd'hui pour qu'immédiatement on relève la gageure en l'éclairant d'un incontestable signe d'autorité : c'est moderne. Ces mots révèlent tout un état d'esprit.

Mais, j'entends bien, l'audace, ce n'est peut-être que l'opposition de l'artiste en face des préjugés qui l'assaillent. Ce besoin de libération, fût-il le témoignage d'une lutte ouverte et inégale avec les formes existantes, reste presque toujours incompris de la foule. Quelle rare et fine clairvoyance il faut pour deviner sous les signes et les symboles créés par l'artiste l'annonce encore obscure et mal définie d'une vertu intellectuelle renouvelée ! Le snobisme ne saurait distinguer entre l'audace, cette clarté d'aube chargée de pressentiment, qui contient l'avenir en germe, qui sera la note fondamentale dont la génération prochaine écoutera et harmonisera les lointaines et subtiles résonances, et cette autre audace qui n'est qu'une simple attitude de mécontent, ou le seul avoir d'un pauvre mercenaire. C'est pourquoi, je me défie des gens qui prétendent fixer une opinion d'après le sens accepté par eux d'une expression, espérant me prouver par là qu'ils sont de taille à affronter toutes les luttes. Le Moderne est un pavillon. Il flotte sur pas mal de tribus dissidentes au royaume de l'Art.

* *

Il ne s'agit pas ici de définir ce qui est moderne et ce qui ne l'est pas. Comment saisir le sens si fuyant de ce terme ? Peut-être pourrait-on dire qu'en musique l'œuvre la plus moderne est celle que nous sentons ou que nous savons chargée pour nous, hommes d'une

(1) Louis GILLET. *Histoire des Arts*. (Plon). M. L. Gillet écrit encore : En fait, ce que cet art (l'art des cavernes) offre peut-être de plus remarquable, c'est l'indépendance absolue, l'absence d'arrière-pensée : c'est le côté artiste et entièrement moderne, si moderne que rien de s'interpose entre cette vision et la nôtre, etc. (loc. cit. p. 7).

même époque, du sens le plus complet, le plus abondant ; l'œuvre qui, ayant choisi les formules les plus riches de vie et d'énergie, de franchise et de couleur, épouse les rythmes d'une génération trépidante ou visionnaire.

Mais, après tout, qu'importe ! Mille éclaircissements sur un sujet que l'âme seule saisit et comprend ne sauraient seuls m'intéresser à l'harmonie d'un poème. La pensée humaine, dont l'expression a pour caractère la mobilité, ne s'attarde sans ennui sur des rêveries devenues les variations plus ou moins séantes d'un même thème. Nous n'empêcherons pas le lent travail de désagrégation du temps sur l'œuvre des hommes. Pourtant si quelque noblesse s'inscrit en marge d'une production du passé, n'est-ce point parce que leur auteur dédaigna les nuances éphémères de la mode pour s'attacher aux formes vivantes de l'esprit et du sentiment ? Le nouveau et l'inouï sont des mots dérisoires quand ils sont le seul argument que l'on se promet d'écrire sur des sujets plus ou moins opportuns. Le rayonnement d'un ouvrage qui se donne la peine de tendre à la beauté et à la perfection est fait d'une telle lumière que celle-ci façonne et explique les reliefs de l'horizon humain dont il voudrait chasser les ténébres.

Nous savons de plus, et avec Jacques Maritain, que « le cours du temps est irréversible » (2). Ainsi, ne nous attardons pas sinon pour en tirer la leçon ou la jouissance qu'ils comportent, à des objets ou à une matière que l'âme d'une époque veut à son image. Le passé est définitivement passé. Il appartient à l'histoire, à la critique rétrospective. Chaque progrès qu'il instaure est un point d'arrivée. A nous d'en étudier pour en déduire quelques grains de sagesse les lois et la logique. Etre moderne, dans le meilleur sens du terme, ce sera « restituer dans un monde nouveau, et pour informer une matière nouvelle les principes spirituels et les normes éternelles » dont chaque civilisation ne nous présente qu'une réalisation particulière mais périmée.

Il n'est pas inutile de se répéter ces arguments en un moment où la contrainte des réalités acceptées entrave volontiers l'effort de la pensée et son renouvellement. Chaque siècle garde jalousement ses trésors ; il a le sentiment de s'élever par ses productions au-dessus du niveau des siècles précédents ; il craint pour ce labeur, qu'il estime à un prix différent mais toujours avec orgueil, le cataclysme qui pourrait le précipiter dans l'oubli. Ce « moderne » qui fait couler tant d'encre et suscite tant de discussions, c'est, peut-être, cette collection d'objets en lesquels notre fierté voit des signes de progrès ou de décadence, et qui lui font aimer, sinon l'existence quiète et paisible, du moins la lutte pour la vérité. Et je crois bien que nous pourrions plus mal disposer les enjeux que notre besoin de prendre parti mêle en toute circonstance à l'irrésistible dessein des artistes de tous les temps.

Albert LAURENT.

(2) Jacques MARITAIN. *Antimoderne*. (Ed. Revue des Jeunes) p. 22.

EN LISANT...

¶ **M. Marius Mermillon** (Mercure de France) écrit à propos du théâtre à Lyon : « Le 21 octobre 1882, plusieurs brigades de gardiens de la paix expulsèrent les spectateurs du Grand Théâtre qui manifestaient contre je ne sais plus quel ténor aux vocalises anémiques. Mais les émeutiers se réunirent place de la Comédie et, pour dégager les abords du théâtre, gardarmes et cuirassiers chargèrent la foule ! Les fervents du bel canto montraient alors un cœur de feu, et les plus enthousiastes ne digéraient point dans un fauteuil : ils vociféraient du haut du poulailler. De furibondes clameurs condamnaient les mauvais signaux. Et s'il le fallait, oranges et gros sous contraignaient le régisseur à baisser le rideau, comme un vaisseau qui sombre amène son pavillon. Nous avons eu, ces temps derniers, comme un écho de ces tempêtes, pendant une représentation des « Huguenots » où la scène se vida trois fois. » Et l'auteur termine,

avec la critique du « Progrès » : « L'Opéra n'a plus, à à proprement parler, un « public ».

¶ **M. G. Mouchet** (La Musique à l'Ecole) : « La musique est un véritable jeu pour l'enfant ayant donc des rythmiques et auriculaires, et c'est alors que le piquant adage du maître Ch.-M. Widor se trouve pleinement justifié, à savoir que toute la théorie musicale exigée d'un écolier peut tenir aisément dans deux pages de papier à lettre, petit format. »

¶ **M. H. Bergasse** (L'Orient Musical) : « Le style est harmonieux. Plus on le pratique, moins on le différencie, de la composition musicale. A l'instar de la Musique, il doit mesurer, rythmer, chanter, soigner ses accords, distinguer entre consonances et dissonances, jouer avec intention des unes et des autres, et en faire surgir son coloris timbral ; enfin équilibrer, graduer, ses proportions d'effets ; car tout comme une œuvre symphonique il doit jouer en fil continu, sans jamais la briser, sur la harpe vivante de nos nerfs.